

Carême n'aurait jamais consenti à mettre la main dans la casserole d'un marmiton, le grand bottier Sakoski mourrait subitement s'il lui fallait user du tire-pied d'un savetier sans aveu. Il est clair qu'il y aurait là profanation, pour ne rien dire de plus.

Lorsqu'il fait son premier pas dans sa carrière, le soldat se marie à son épée, qui est un sabre, le musicien à son instrument, la grisette à ses ciseaux, l'Arabe à son coursier, l'actrice au public, le marin à son navire, le lazzarone à son bâton, l'écrivain épouse sa plume. C'est une affaire de toute la vie.

On ne peut nier que la plume, cet instrument si souple, si flexible, n'ait beaucoup d'influence sur la fortune, l'inspiration et les idées de l'écrivain. Sans elle, point de style brillant, coloré d'images, vif, doré, fascinateur. Pensez-vous, par exemple, que M. de Balzac pondit un roman chaque nuit si sa plume, le contraignant au divorce, le forçait à recourir au ministère d'un secrétaire? Les plumes vis à vis desquelles on a manqué d'égards ont toujours jeté leurs propriétaires sur le pavé : rappelez-vous plutôt Richard Savage.

On a dit : « Le style est l'homme. » Nous allons plus loin et nous disons : « La plume est tout l'homme. » La preuve c'est qu'on s'écrie souvent à l'aspect d'un grand littérateur : « Voilà une des meilleures plumes de l'époque ! la belle, la noble plume ! » Faites bien attention que ceci ne se dit pas pour M. Granier de Casagnac ou tout autre Cuvillier-Fleury.

Ici arrive tout naturellement la question de la plume métallique, la plume prompt-copiste, vélocipède, épileptique par excellence. On proclame de tous côtés sa supériorité sur les plumes ornithologiques. Or, il en est d'elle comme des pièces à succès de M. Empis : on n'y revient jamais une seconde fois.

Ce serait, en effet, un acte de vandalisme que de ne pas lui préférer la plume de Hollande. Il n'y a que les bureaucrates qui ne veulent pas convenir du fait.

Il est vrai que la plume primitive devient quelquefois fort impertinente. Qu'elle se décide un jour à refuser l'encre, et l'on se donne à la tremper dans le cornet. Le tout en vain. Pendant ce temps, l'arôme des idées, le champagne de la facétie, la mousse de la joyeuse humeur s'évaporent, s'affaiblissent ou tombent. Une autre fois le papier ne lui convient pas : elle y ramasse, avec perfidie, des pulpes cotonneuses, des filamens imperceptibles, des filets comme ceux de l'araignée, et qui serpentent comme des couleuvres noires, à la suite de son bec. Elle rature ainsi, sans pitié, sur toute la longueur de la ligne, des magnificences d'esprit comme on n'en a qu'une ou deux à sa disposition dans toute la durée de toute une existence d'homme. Alors, il n'y a pas à balancer : il faut la tailler, la retailer, la hacher, la citer sans cesse devant le tribunal du canif, corriger ses funestes inclinations, réprimer ses penchans. Si elle persiste, guillotinez-la d'un seul coup pour lui apprendre à vivre !

Je sais bien qu'on a parfois trop de faiblesse pour sa plume, son gagne-pain ; il en est de cela comme de l'adoption d'une fleur bien-aimée : on se fait l'esclave de sa propre manie. Dans son langage des fleurs, poème odoriférant qui est bien aussi la fleur des langages, Dorat affirme que chacun se sent entraîné par une sympathie secrète vers l'aïllet qui lui ressemble, ou la rose qui lui est homogène. En vertu de ce principe, un homme loyal adore le romarin, emblème de la franchise, un poète souffreteux soupire pour la jacinthe, symbole de la douleur, un rapin pour les oreilles d'ours, mythe des arts libéraux. Ma blanchisseuse cultive la giroflée, qui est l'image de la simplicité. Une portière aime la clochette, un amoureux le jasinin, qui signifie la passion. De même un écrivain s'attache à